Bon calcul. En 78, Lloyd Johnson a pu ouvrir une deuxième boutique dans King's Road (qui mérite le détour ne serait-ce que pour sa décoration de crypte et ses cabines d'essayage en forme de cercueils) et son atelier couvre aujourd'hui la quasi-totalité du premier étage d'un entrepôt dans une traverse de Fulham Bridge Road. Une réussite normale. D'une solidité parfois précaire, les fringues de Johnson ont cependant toujours la classe. Et valent largement leur pesant de symboles...

« *Je n'ai pas vraiment de problèmes d'inspiration. Il me suffit de puiser dans le stock de livres et de pochettes de disques que j'ai pu engranger dans ma mémoire depuis des années. J'ai commencé à m'intéresser aux fringues et au rock'n'roll vers l'âge de quatorze ans. C'était l'époque de Johnny Kidd et les Pirates, Cliff Richard... Après ça, j'ai été mod. Le sigle « La Rocka » est un clin d'œil aux early sixties. Il y avait plein de petites compagnies de l'East End qui prenaient comme ça des noms à consonnance vaguement italienne ou française. Le grand chic, à l'époque, était de porter des habits venus du continent... Ce que je fais, c'est que je me sers des modèles du passé, mais en les améliorant. Si tu prends une vraie chemise des fifties, par exemple, tu verras qu'il y a toujours un petit quelque chose qui cloche. La forme, par exemple, sera super, mais elle sera beige et marron. Et tu aurais voulu qu'elle soit rose et noire. Je compte faire une série de bottes mexicaines, mais je leur donnerai un aspect cheap. Comme celles que portaient réellement les rockers... Je tire quelquefois mes idées d'une inspiration purement graphique. Ça peut être n'importe quoi. La dernière chemise que nous avons fabriquée découle d'une vieille partition de jazz que j'ai trouvée chez un antiquaire* ».

Vous écoutez toujours de la musique ?

« *Principalement du vieux rock'n'roll, du blues, un peu de jazz. Screamin' Jay Hawkins et Mose Allison sont sans problèmes mes deux trucs préférés. Si je suis au courant de ce qui se passe aujourd'hui, c'est surtout parce que je rencontre les musiciens par le biais des magasins. Je n'aime pas trop toute cette vague électronique... C'est bien trop... poli pour moi. J'aime bien que la musique, comme les habits, suggèrent une certaine idée de danger* ».

Comme toute cette série de tenues d'aviateurs kamikazes ?

« *Je me suis branché là-dessus en rencontrant le manager des Pretenders. C'est un malade de l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale. Il a plein de bouquins sur ce sujet. Et j'ai vu des photos de tous ces aviateurs américains qui combattaient dans le Pacifique. Ils avaient dix-neuf, vingt ans, et une allure fantastique. En fait, on dirait des rockabillies. J'ai transformé ça du côté japonais pour changer un peu. Après tout, les Américains dans les films ont assez le beau rôle... Pareil pour le logo, le type qui porte une bombe. C'était vraiment l'insigne d'un escadron pendant la guerre. J'ai juste bridé les yeux du bonhomme...* ».

Saviez-vous que le groupe français Taxi Girl s'en était servi comme logo pour leur label Man'kin ?

« *Oui. Je prends ça plutôt comme un compliment... J'apprécie moins, par contre, les gens qui, à Paris, copient nos modèles pour les vendre plus chers que les originaux* ».

L'ambition d'un designer quand il a connu le succès commercial ?

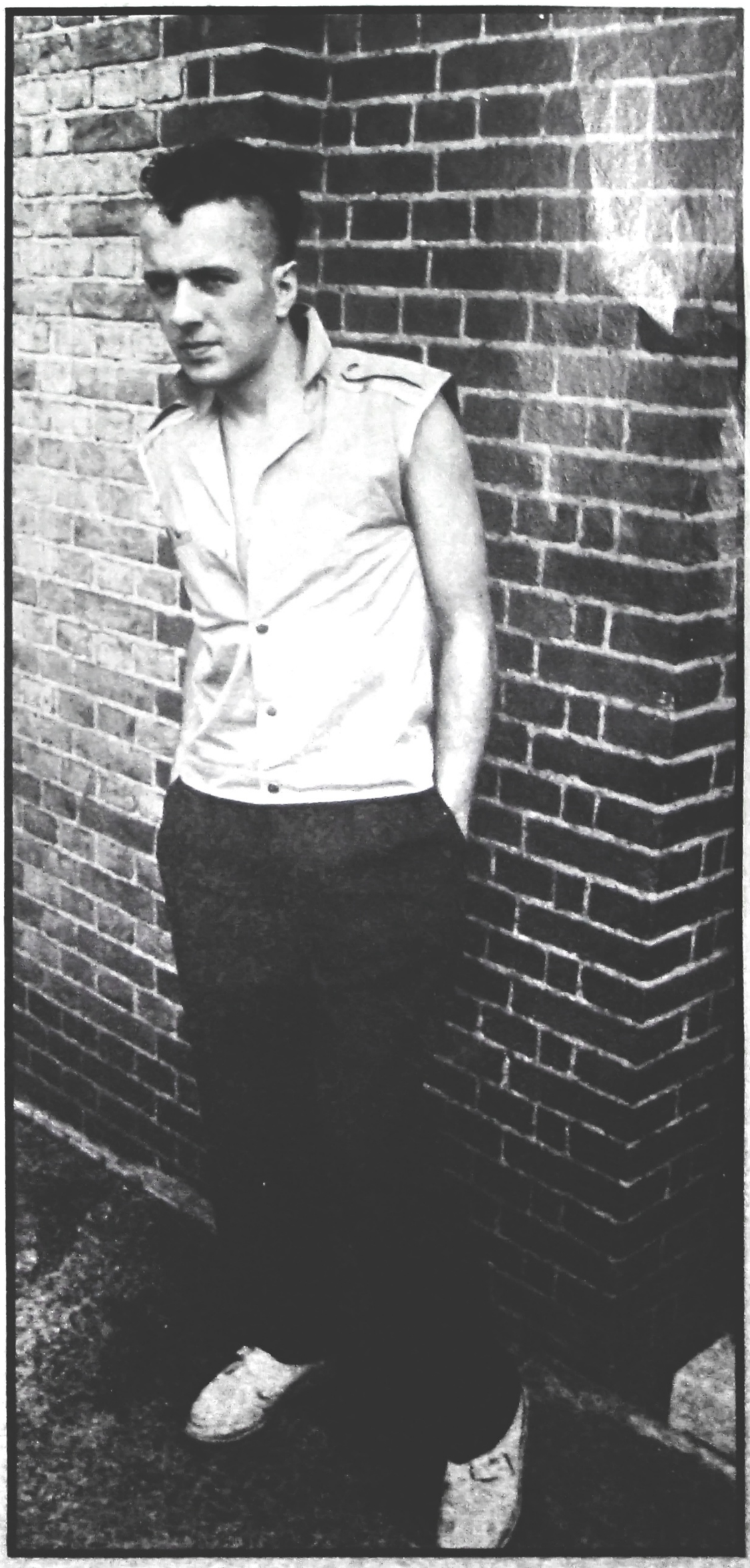
« *Comme pour un musicien. Créer un classique, quelquechose qui fasse partie de l'histoire. Un standard...* ». □

Casbah Rockers

J'avais quelques appréhensions. Les derniers concerts de Clash à Paris, pendant la semaine du théâtre Mogador, m'avaient déçu. Des longueurs, des pertes de temps, une attitude par trop self-conscious et cette impression qu'ils ne savaient plus à quel nouvel exotisme se vouer. Et ce nouvel album dont je n'écoutais que la moitié des titres pour éviter d'avoir à reconnaître qu'il n'est pas ce qu'on est en droit d'attendre d'un tel groupe.

« Know Your Rights », « Should I Stay or Should I Go », « Rock the Casbash », « Ghetto Defendant », « Straight to Hell », regroupés sur une cassette, et tant pis pour les autres. Coïncidence heureuse, c'est justement ces morceaux-là que joue Clash sur scène. Les Clash qui, avec les deux concerts d'ouverture de leur tournée anglaise au Brixton's Fair Deal, ont exécuté l'une des plus grandes démonstrations de rock'n'roll majeur de ces derniers mois. Une intensité, une colère, une urgence que je ne peux comparer qu'à ces concerts de 77, à Mont-de-Marsan et au Bataclan, quand je les ai vus pour la première fois. Fini les raps foireux d'il y a six mois, les invités surprise et les artistes-peintres dans le fonds. Devant une salle sold-out, dans le quartier natal de Paul Simonon, le Clash était là pour se battre de nouveau, faire exploser sa hargne et démontrer qu'en Angleterre ils étaient bien toujours les têtes de file à partir desquelles on établissait les comparaisons. Un son plus dur servi par le jeu de batterie en puissance de Terry Chimes, la coupe mohican de Strummer, et un set exceptionnellement dense et tranchant. Des titres du premier album, les singles, leurs moments forts : « Janie Jones », « Career Opportunities », « Police & Thieves », « I Fought the Law », « Complete Control », « Clash City Rockers », « Cadillac », « London Calling », « Train in Vain », « White Man in Hammersmith Palais », « Clampdown »... Clash a aujourd'hui assez de standards à son actif pour se permettre d'en oublier. Même les trucs que je n'ai jamais pu encadrer, comme « Radio Clash » ou « Magnificent 7 », prenaient une autre signification dans un tel contexte métallique. Une sobriété qui se retrouvait également dans l'aspect visuel du show : les deux gyrophares rouges sur le côté de la scène et des diapos d'images d'actualité projetées pendant certains morceaux. La tournée s'intitulait « The Casbah Club » et après chaque set, de la musique était envoyée et le public invité à rester. Et les membres de Clash et leur équipe de venir se mêler à leur auditoire. Combat Rock ! Je comprends mieux ce qu'ils voulaient dire par là... □

Joe Strummer



(Youri Lenquette)